

1

5 Dans une étude récente, le philosophe américain Richard Rorty a proposé de caractériser différemment la contribution de la littérature à notre compréhension du monde. Il récuse l'usage de termes comme « vérité » ou « connaissance » pour décrire cet apport, et affirme que la littérature remédie moins à notre ignorance qu'elle ne nous guérit de notre « égotisme », entendu comme l'illusion d'une autosuffisance. La lecture des romans, selon lui, se rapproche moins de celle des ouvrages scientifiques, philosophiques ou politiques que d'un tout autre type d'expérience : celle de la  
10 rencontre avec d'autres individus. Connaître de nouveaux personnages est comme rencontrer de nouvelles personnes, avec cette différence que nous pouvons d'emblée les découvrir de l'intérieur, chaque action du point de vue de son auteur. Moins ces personnages nous ressemblent et plus ils élargissent notre horizon, donc enrichissent notre univers. Cet élargissement intérieur (semblable à certains égards à celui que nous apporte la peinture figurative) ne se formule pas en propositions abstraites, et c'est pourquoi nous avons tant de mal à le décrire ; il représente plutôt l'inclusion dans notre conscience de nouvelles manières d'être, à côté de celles que nous possédions déjà. Un tel apprentissage ne change pas le contenu de notre esprit, mais le contenant lui-même : l'appareil de perception plutôt que les choses perçues. Ce que  
15 les romans nous donnent est, non un nouveau savoir, mais une nouvelle capacité de communication avec des êtres différents de nous ; en ce sens, ils participent plus de la morale que de la science. L'horizon ultime de cette expérience n'est pas la vérité mais l'amour, forme suprême du rapport humain.

2

25 Faut-il décrire la compréhension élargie du monde humain, à laquelle nous accédons par la lecture d'un roman, comme la correction de notre égocentrisme, ainsi que le veut la description suggestive de Rorty ? Ou bien comme la découverte d'une nouvelle vérité de dévoilement, vérité nécessairement partageable par d'autres hommes ? La question terminologique ne me paraît pas être de première importance, pourvu que l'on accepte la forte relation qui s'établit entre le monde et la littérature, ainsi que la contribution spécifique de celle-ci par rapport au discours abstrait. La  
30 frontière, comme le remarque du reste Rorty, sépare le texte d'argumentation non du texte d'imagination, mais de tout discours narratif, qu'il soit fictif ou véridique, dès lors qu'il décrit un univers humain particulier autre que celui du sujet : l'historien, l'ethnographe, le journaliste se retrouvent ici du même côté que le romancier. Tous, ils participent à ce que Kant, dans un chapitre fameux de la *Critique de la faculté de juger*, considérait comme un pas obligé de la marche vers un sens commun, autant dire vers notre pleine humanité : « Penser en se mettant à la place de tout autre être humain. » Penser et sentir en adoptant le point de vue des autres, personnes réelles ou

personnages littéraires, est l'unique moyen de tendre vers l'universalité, et nous  
40 permet donc d'accomplir notre vocation. C'est pourquoi il faut encourager la lecture  
par tous les moyens – y compris celle de livres que le critique professionnel considère  
avec condescendance, sinon avec mépris, depuis *Les Trois Mousquetaires* jusqu'à  
*Harry Potter* : non seulement ces romans populaires ont amené à la lecture des  
45 millions d'adolescents, mais de plus ils leur ont permis de se construire une première  
image cohérente du monde, que, rassurons-nous, les lectures suivantes amèneront à  
nuancer et à complexifier.